

N

MARC VERNIÈRE

Les pauvres d'Ibadan ont-ils une conscience de classe ?

La publication des deux commentaires qui suivent est le coup d'essai d'une nouvelle politique rédactionnelle, consistant à accompagner certains articles importants de commentaires et discussions, spontanés ou suscités. On s'efforcera ainsi de pousser à la confrontation des méthodes et théories pour accentuer le caractère de lieu de rencontre que doivent présenter les Cahiers. (N.d.l.R.)

Depuis plus de quinze ans, P. Gutkind consacre ses efforts à l'analyse du milieu urbain africain : pendant cette période il n'a pas publié moins de vingt articles sur le sujet. A travers l'ensemble de ses travaux, il est possible de suivre le cheminement de sa pensée : d'abord touche-à-tout de talent, P. Gutkind se forge une expérience pratique exceptionnelle dans des villes aussi diverses que Kampala, Lagos, Nairobi, Ibadan¹ et travaille à tous les niveaux d'analyse. De l'étude fouillée de l'organisation familiale dans la ville à celle des réseaux urbains et des politiques urbaines dans l'ensemble de l'Afrique noire anglophone, il traque toutes les composantes du fait urbain. Aboutissement logique, dès 1967 il ne s'intéresse plus vraiment qu'aux « oubliés » de l'urbanisation, ceux qu'il appelle globalement les « pauvres » dont il décrit, dans un premier stade, les conditions de survie². Plus récemment encore, P. Gutkind s'attaque à l'interprétation politique de ce qu'il a vu et patiemment étudié ; le but de ses quatre dernières publications, dont celle qu'il présente dans ce volume, est de prouver que les citadins les plus démunis des villes africaines prennent conscience, au niveau le plus bas, de leur unité et peut-être de

1. Pour une bibliographie complète jusqu'en 1972 des travaux de P. Gutkind (l'auteur cite lui-même ses dernières références dans l'article présenté dans ce volume), se référer à CENTRE D'ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE TROPICALE, *Bibliographie de la croissance urbaine en Afrique noire et à Madagascar*, Talence, I : 165 p., II : 225 p. (« Travaux et documents de géographie tropicale, 6 »).

2. P. GUTKIND, « The Energy of Despair : Social Organization of the Unemployed in Two African Urban Areas : Lagos and Nairobi », *Civilisations*, 17 (3) et 17 (4), 1967.

Cahiers d'Études Africaines, 57, XV-1, pp. 37-44.

ORSTOM

Fon

N° :

Cote

Date :

1528

B

- 9 JUIN 1982

leur force ; ils tendent à devenir une « classe » qui, à terme, va menacer et bouleverser la société urbaine actuelle.

D'autant plus passionné par la question que son interrogation est le résultat d'une longue démarche (plus pratique que théorique dans un premier stade), Gutkind confronte ses enquêtes personnelles et ses lectures, et sur ce thème de l'émergence d'une conscience de classe chez les pauvres d'Ibadan, fouille dans toutes les directions. Le bouleversement, s'il a lieu, aura-t-il pour origine une brutale explosion de colère dans les taudis urbains ? Ou bien la ville n'aura-t-elle aucun rôle appréciable dans le changement, comme le pense Fanon ? Écartant l'hypothèse de l'efficacité de « jacqueries urbaines », l'auteur songe davantage à une évolution à moyen sinon à long terme. Fortement influencé par les études de John Iliffe concernant l'histoire mouvementée des dockers de Dar es-Salam³, fer de lance d'un prolétariat urbain particulièrement conscient et actif, P. Gutkind, à propos d'Ibadan, suggère avec précaution que l'avènement de la lutte des classes est possible dans une grande ville africaine. Or, qui dit lutte de classes dit présence effective de classes. Pour l'auteur, les « pauvres » d'Ibadan semblent être en voie de constituer, timidement mais clairement, un tel ensemble qui, suivant un schéma « logique », sera le moteur d'un changement global de la société nigériane. Au terme d'un long raisonnement s'appuyant autant sur des références bien choisies (en ce sens, son article est pour le lecteur francophone une mine sur ce que les auteurs de langue anglaise ont réalisé en milieu urbain africain) que sur le vécu et la pratique (analyse de la presse quotidienne nigériane et présentation d'une importante enquête d'opinion chez les « pauvres » d'Ibadan), Peter Gutkind veut persuader le lecteur que « vue du bas, la conscience de classe est clairement manifestée dans l'attitude et parfois dans les actions des pauvres d'Ibadan » — cette affirmation constitue la dernière phrase de sa conclusion.

L'entreprise est importante, dans la mesure où P. Gutkind cherche ici à réaliser une synthèse utile, dépassant largement ce que l'on a coutume de lire à propos de la ville africaine : la présentation de données statistiques, de trouvailles originales et pittoresques, ou de vastes fresques théoriques « vues d'en haut ». Pourtant, si utile que soit sa recherche — son travail est et restera pour le chercheur une référence précieuse —, sa tentative donne une impression d'inachevé ; pour tout dire, elle n'est pas toujours convaincante. Avant de justifier notre point de vue, répétons à quel point nous admirons chez P. Gutkind son refus de la facilité qui le fait s'engager sans hésitation sur le chemin, moins fréquenté qu'on ne le pense, de la liaison entre théorie et pratique.

3. J. ILIFFE, « A History of the Dockworkers of Dar es-Salam », *Tanzania Notes and Records*, 71, 1970, pp. 119-148.

Nous sommes à Ibadan, un vocabulaire-t-il pas à parler quand il est utilisé anciennement colon observer que le fait mois était déjà un av en bien des cas, être « prolétaires ».

Sa première dièse se définissant l'un r connaissance du mili de présenter une typ les citoyens eux-mêm analyse sémantique Afrique est depuis lo à poser les bases d re-définition est per pièce maîtresse. Le l remet sans cesse sur convictions. Par aill chez P. Gutkind, u instants, il aboutit p tant certaines analy des expériences d'au au lecteur des arme ment ses positions. C d'une certaine conf son article, des redit rentes contradictio bien sûr, qu'un ser d'honnêteté intellec méthodiques que n juste pour les besoï que la leçon soit pl

Essayons d'abor Gutkind cherch « riches » d'Ibadan, sur une enquête de les contradictions e

*

Nous sommes d'abord reconnaissant à Gutkind, c'est un des grands mérites de sa recherche, de ne pas utiliser, à propos de la société urbaine d'Ibadan, un vocabulaire et une typologie trop rigides. Ainsi ne s'aventure-t-il pas à parler de « classe ouvrière », cadre à manier avec précaution quand il est utilisé dans une société préindustrielle et dans un pays anciennement colonisé. En Afrique noire, bien des chercheurs ont pu observer que le fait d'avoir un emploi industriel permanent et payé au mois était déjà un avantage si considérable que les « ouvriers » pouvaient, en bien des cas, être assimilés davantage à des petits bourgeois qu'à des « prolétaires ».

Sa première différenciation globale entre *riches* et *pauvres*, ensembles se définissant l'un par rapport à l'autre, est parfaitement justifiée. Sa connaissance du milieu, l'enquête réalisée à Ibadan, lui permettent ensuite de présenter une typologie, en langue yoruba, mise au point et vécue par les citadins eux-mêmes. S'il est vrai, comme le dit l'auteur, qu'« une analyse sémantique et cognitive du langage politique et idéologique en Afrique est depuis longtemps en attente », il est bien l'un des tout premiers à poser les bases d'une telle tentative. Cet effort de définition ou de re-définition est permanent tout au long de sa démarche et en constitue la pièce maîtresse. Le lecteur suit avec admiration le travail d'un auteur qui remet sans cesse sur le métier les mots, les concepts, et jusqu'à ses propres convictions. Par ailleurs, si son texte est d'une grande richesse et prouve, chez P. Gutkind, une inquiétude critique et une sincérité de tous les instants, il aboutit par là même au résultat paradoxal suivant : en présentant certaines analyses de Marx, de Fanon, de Marcuse, en faisant part des expériences d'autres chercheurs anglo-saxons, l'auteur donne parfois au lecteur des armes contre lui-même et ne défend pas toujours efficacement ses positions. Cette impression vient aussi, pour un cartésien moyen, d'une certaine confusion d'ensemble qui caractérise la présentation de son article, des redites fréquentes, voire même d'un grand nombre d'apparentes contradictions (de langage plus que d'idées) ; la vérité n'a pas, bien sûr, qu'un seul visage. Son article est une fois de plus la leçon d'honnêteté intellectuelle des auteurs anglo-saxons pour les Français méthodiques que nous sommes, chez lesquels souvent tout tombe trop juste pour les besoins du raisonnement. Il n'empêche que l'on aimerait que la leçon soit plus facile à apprendre.

*

Essayons d'abord de mettre en évidence les composantes de son texte.

Gutkind cherche à présenter l'attitude des « pauvres » face aux « riches » d'Ibadan, et aussi à évaluer leurs « chances ». En se fondant sur une enquête de terrain, il décrit admirablement et en finesse toutes les contradictions et les conflits qui caractérisent la société d'Ibadan

(à partir du bas). Il tente d'interpréter les diverses attitudes et de les situer sur le chemin d'une éventuelle « lutte de classes ».

Dans le schéma progressif suivant : 1) conscience politique ; 2) conscience de classe ; 3) lutte de classes et activisme politique, où se situent les « pauvres » d'Ibadan ? Assurément, les pauvres ont à la fois la conscience « politique » et une certaine conscience (en terme non marxiste) de classe. Selon l'enquête de Gutkind, les pauvres manifestent clairement leur connaissance de la « pyramide » sociale, du fonctionnement politique de leur société, de leur isolement global : ils savent qu'ils constituent un groupe *par référence* aux riches, ils sont conscients de leur statut. Ils sont, en revanche, largement inefficaces sur le plan de l'activisme politique et de la lutte de classes ; en termes marxistes, ils n'ont donc pas réellement cette conscience de classe, puisque ce n'est que dans le combat qu'une classe se révèle et se constitue en tant que telle.

Ce combat « révélateur » aura-t-il lieu en Nigeria ? Dans des conditions « préindustrielles », du style de celles de l'Europe du XIX^e siècle, va-t-on assister à l'épanouissement d'un prolétariat urbain suffisamment conscient et efficace pour faire, tout naturellement, aboutir la lutte des classes, là où son homologue européen n'a pas encore réussi ? Gutkind semble le croire lorsqu'il cite la référence, en effet impressionnante, des dockers du port de Dar es-Salam⁴. Ces derniers, ultime maillon de la « traite », donc du système colonial, ont, à l'occasion de grèves nombreuses et dures, mesuré leur force et compris la manière de s'en servir. Mais leur exemple peut-il être réellement contagieux ? Gutkind ne sous-estime pas le rôle des masses rurales, mais juge trop limitée l'analyse de Franz Fanon qui voit dans la campagne l'unique réservoir révolutionnaire et pense que la ville, et même son prolétariat, sont un obstacle. En revanche, il s'oppose franchement à qui croit pouvoir parler de la « fin de l'idéologie » et pouvoir tabler bien davantage sur des « forces élémentaires » que sur un prolétariat militant conscient et combatif.

Notre critique du texte de Gutkind se situera donc à deux niveaux : la présentation objective et documentée d'une situation — celle d'Ibadan — et l'interprétation que l'auteur en fait.

La présentation de la société d'Ibadan, en partant du « bas », est particulièrement passionnante pour tout chercheur travaillant en milieu urbain africain. Cette partie « pratique » de son travail, qui doit appuyer son raisonnement théorique, n'aboutit sans doute pas au résultat escompté : elle tend à prouver au contraire l'extraordinaire faiblesse politique des « pauvres » d'Ibadan et la parfaite domination de leurs exploités. Ce constat appelle donc peut-être d'autres conclusions que celles présentées, en filigrane, par l'auteur.

Les définitions les plus riches concernent les *mekunnu* — travailleurs pauvres, déjà quelque peu enracinés en milieu urbain, masse confuse d'in-

4. J. ILIFFE.

dividus se situant opportuniste -- et grants de fraîche d « du bas » ne se défi dépend à la fois le inspire à la fois ha entre *mekunnu* et de cerner en eux l constate que les co plus violents. Les petits chefs plus (alliance de classes comme des voleur de la répression (c Fanon, recrutés au des riches, seuls ascension sociale. ont secoué le Nig nous faire part d signaler, en cas de au rang de *talaka*. tariat » urbain o reste-t-il donc en développe très la général ; il ne s'a caractère africain et c'est bien dor portante enquête déclarations répé riches sont avide avancer la problé en langue yoruba nous donne pas s tions : comment le poids respectif structurent (fami les riches ? Pour tique, le poids de Après lecture deux plans : celu *talaka* par rappo celui de leur répa ne doit pas être r noire, l'expulsion de casernes — s'z populaires.

dividus se situant entre un protoproletariat et une petite bourgeoisie opportuniste — et les *talaka*, sorte de *lumpenproletariat* constitué d'immigrants de fraîche date, travailleurs occasionnels et marginaux. Ce monde « du bas » ne se définit que par rapport aux riches, classe inaccessible, dont dépend à la fois leur misère et leur éventuelle promotion, minorité qui leur inspire à la fois haine et respect, admiration et crainte. La comparaison entre *mekunnu* et *talaka* est sans doute la plus instructive : Gutkind tente de cerner en eux les éventuelles masses combattives en formation. Or, il constate que les conflits qui opposent entre elles ces deux classes sont les plus violents. Les *talaka* ne voient souvent dans les *mekunnu* que des petits chefs plus ignobles encore que les grands qui « collaborent » (alliance de classes ?) avec les riches ; les *mekunnu* considèrent les *talaka* comme des voleurs et des oisifs qui constituent bien souvent les troupes de la répression (de la même façon qu'en Algérie les harki étaient, selon Fanon, recrutés au sein du *lumpenproletariat*) et qui les discréditent auprès des riches, seuls fournisseurs d'« opportunités » pour leur éventuelle ascension sociale. L'analyse dynamique des événements politiques qui ont secoué le Nigeria depuis l'indépendance ne permet pas à Gutkind de nous faire part d'une diminution de cet antagonisme ; il ne peut que signaler, en cas de crise économique grave, que des *mekunnu* sont réduits au rang de *talaka*. *Talaka* et *mekunnu* sont divisés ; or, entre un « prolétariat » urbain opportuniste et un *lumpenproletariat* « récupéré », que reste-t-il donc en fait de forces combattives sur le terrain social ? Gutkind développe très largement ce constat de carence mais lui donne un sens général ; il ne s'applique pas assez à démontrer, dans ce cas précis, son caractère africain et même nigérian. Ce souci de généraliser le pousse — et c'est bien dommage pour le lecteur — à ne présenter de son importante enquête de terrain que quelques données fragmentaires ; ainsi les déclarations répétées de « pauvres » de son échantillon, du genre : « les riches sont avides et en veulent toujours plus » ne font pas beaucoup avancer la problématique. L'auteur nous signale pourtant avoir fait poser, en langue yoruba, pas moins de 37 questions à 200 personnes : mais il ne nous donne pas suffisamment d'éléments pour répondre à nos interrogations : comment a été déterminé son échantillon d'enquête ? Quel y est le poids respectif des *mekunnu* et des *talaka* ? Comment s'organisent, se structurent (famille, ethnie) ces clientèles de « pauvres » dont s'entourent les riches ? Pourquoi Gutkind minimise-t-il, d'une façon un peu systématique, le poids des rapports ethniques et religieux ?

Après lecture de son travail, nous restons sur notre faim sur au moins deux plans : celui de la place quantitative des « pauvres » d'Ibadan (des *talaka* par rapport aux *mekunnu*, notamment) dans la société urbaine ; celui de leur répartition géographique dans l'espace urbain — cet élément ne doit pas être négligé si l'on tient compte du fait qu'ailleurs, en Afrique noire, l'expulsion des « pauvres » du centre vers la périphérie — jalonnée de casernes — s'avère efficace dans la neutralisation d'éventuels « émois » populaires.

Ce manque de précision ne nous permet pas d'évaluer la force que représentent les « pauvres » d'Ibadan ; nous devons nous contenter de suivre Gutkind dans l'interprétation détaillée de leurs faiblesses : manque de solidarité, opportunisme, complexe d'infériorité vis-à-vis des riches, et vision généralement très réformiste de la société en devenir. Souvent sujets à une « fausse conscience » qui trouve une issue dans la religion (Gutkind) ils sont, de plus, victimes sans défense d'un « populisme manipulateur » dans le contexte du « colonialisme interne »⁵.

Très prudemment, il faut le dire, puisqu'il a soigneusement démontré à quel point les pauvres étaient encore très mal armés, l'auteur, toujours à partir de l'exemple des dockers de Dar es-Salam, se prend pourtant à espérer. Dans le grand port de Tanzanie, par tous les moyens dont ils disposent (émeutes, mais surtout grèves longues et dures) les travailleurs ont très nettement acquis eux-mêmes une conscience de classe propre. John Iliffe, longuement cité par Gutkind avant la conclusion de son travail⁶, insiste néanmoins sur un point : l'industrialisation n'est pas un moteur suffisant dans la formation d'une classe de travailleurs ; mais « si les travailleurs en viennent à se sentir solidaires, deviennent conscients de constituer un groupe ayant des intérêts particuliers en commun [...], alors ils créent leur propre conscience de groupe et leur organisation en réponse à leur statut commun. En outre, à tous les stades de ce processus, il y a interaction entre conscience et action ».

L'exemple de Dar es-Salam reste isolé et les succès des grèves des dockers, qui rappellent les grands moments de luttes ouvrières de nos sociétés industrielles, n'en signifient pas pour autant que l'ensemble de l'Afrique présente des conditions analogues à celles de l'Europe du XIX^e siècle. L'Afrique sous-industrialisée des villes n'en est pas moins plongée dans le XX^e siècle et soumise aux schémas d'évolution de nos sociétés contemporaines. Dès lors, et même à partir de l'exemple d'Ibadan, ne peut-on au moins réfléchir à cette déclaration de Marcuse : « Le concept d'aliénation devient problématique quand les individus s'identifient avec l'existence qui leur est imposée et qu'ils y trouvent réalisation et satisfaction ; cette identification n'est pas une illusion mais une réalité. »⁷

L'opportunisme et le réformisme généralisés, la croyance au « progrès » — fruit « du travail et de l'éducation », d'après les « pauvres » interrogés par Gutkind — sans compter la « manne » pétrolière, dont ne parle pas l'auteur, qui, certes enrichira encore les plus riches mais se déversera vaille que vaille jusqu'au cœur des bidonvilles d'Ibadan, autant d'éléments qui peuvent faire penser qu'une évolution importante de la société nigériane n'a que peu de chances d'avoir les villes comme point de départ, même si c'est d'Ibadan et de Lagos que viendront tôt ou tard des « réformes » partielles.

5. J. SAUL, « Africa », in G. IONESCU & E. GELLNER, eds., *Populism, its Meanings and National Characteristics*, London, 1970, pp. 122-150.

6. J. ILIFFE.

7. H. MARCUSE, *L'homme unidimensionnel*, Paris, 1966, p. 36.

P. Gut
inefficace,
ne peut, p
il est vrai
d'une guer
ont été les

Toutel
précis de J
thèse de F
des « pau
de classe i
des citadi
si bien qu
de prendr
vis-à-vis
conscience
important
de l'hébe
des camp
n'est pas
plus ou n
regroupar
titre, des
l'impôt d

La soc
est en réa
terre et e

Franz
« dignité
l'émietter
note O. I
nante qu
possibilit
[du pau
L'auteur
que leurs
pas les c
tinguer le
ailleurs d
soient tr

Cette
du texte

8. F.
9. O.
10. C'

P. Gutkind semble presque en vouloir à Fanon d'écartier la ville, inefficace, « collaboratrice », corrompue, d'une voie révolutionnaire qui ne peut, pour l'auteur des *Damnés de la terre*, que partir des campagnes ; il est vrai que ce dernier s'inspire surtout de l'exemple de l'Algérie, théâtre d'une guerre anticolonialiste dont les montagnes de Kabylie et de l'Aurès ont été les premiers foyers⁸.

Toutefois, notre expérience récente du Sénégal, dans le domaine précis de la politique urbaine, si elle ne peut prétendre confirmer l'hypothèse de Fanon, nous a du moins permis de constater la grande passivité des « pauvres » de Dakar devant la volonté des autorités. Si conscience de classe il y a, elle est réellement embryonnaire chez les plus défavorisés des citoyens. On semble depuis longtemps convaincu de cette inertie, si bien que, le plus souvent depuis vingt ans, il n'est apparu nécessaire de prendre des égards — sur le plan de la politique du logement — que vis-à-vis de la petite et moyenne bourgeoisie urbaine, classe agitée et consciente. En 1974, la « crise » économique impose des priorités, et les importants programmes destinés à enfin tenter de régler les problèmes de l'hébergement des plus démunis sont largement sacrifiés au profit des campagnes. Ce choix, peut-être légitime, est significatif : la ville n'est pas très remuante, les solutions peuvent attendre. Les troubles plus ou moins spontanés, qui peuvent se produire dans une métropole regroupant le cinquième de la population du pays, semblent, à juste titre, des événements moins inquiétants qu'un simple refus de payer l'impôt de la part d'un village du bassin arachidier.

La société rurale, sous l'aspect diversifié d'une mosaïque de villages, est en réalité un bloc soudé et puissant : tous ses membres travaillent la terre et en vivent.

Franz Fanon, avec une touche de poésie, insiste sans cesse sur la « dignité » du paysan, son absence de complexes. Rien de tel en ville, où l'émiettement est tel qu'il atteint même la famille élargie, où, comme le note O. Lewis, « l'existence d'une échelle de valeurs dans la classe dominante qui met l'accent sur l'accumulation de richesses et de biens, sur la possibilité de progression et d'épargne, explique le bas statut économique [du pauvre] comme étant le résultat d'une infériorité personnelle »⁹. L'auteur de *La Vida* ajoute, en parlant des « pauvres » : « Ils ne connaissent que leurs propres ennuis [...], leur propre mode de vie. Ils n'ont en général pas les connaissances, la perspective ou l'idéologie nécessaires pour distinguer les similitudes entre leurs problèmes et ceux de leurs homologues ailleurs dans le monde. *Ils n'ont pas de conscience de classe*¹⁰, bien qu'ils soient très sensibles aux distinctions de statuts. »

Cette phrase serait celle que l'on serait tenté d'écrire après la lecture du texte de P. Gutkind concernant les pauvres d'Ibadan. C'est l'auteur

8. F. FANON, *Les damnés de la terre*, Paris, 1961.

9. O. LEWIS, *La Vida*, Paris, 1968.

10. C'est nous qui soulignons.

lui-même, par sa remarquable description de la société urbaine de la grande ville yoruba, qui nous entraîne à partager le pessimisme d'O. Lewis.

Mais laissons à Gutkind, ou plutôt à ce *mekunnu* dont il nous transmet le témoignage, le mot de la fin — sous forme d'ébauche de changement pour l'avenir : « Non, mes enfants ne feront jamais la même chose que moi, mais j'ai peur pour eux car je n'ai jamais eu d'argent à leur donner [...]. Mon père et son père ne se sont jamais battus pour de l'argent, mais je pense que mes enfants auront peut-être à combattre les politiciens, les leaders et le gouvernement pour faire respecter leurs droits. »

Cette longue conclusion¹⁾ nous crée à l'une des guerres dans les de Sembene Ous parmi les « silencieuse francophone » thème semble par tariat et des u conscience sociale silence ne sont

* S. OUSMANE
1. P. C. W. G.
2. J. COPANS,
présentée à la Taf
(Association inter
juin 1974).
Le « silence » s